

ALLONS VOIR LES PINGOUINS VOLER

Vous pouvez suivre l'auteur sur les réseaux sociaux.

Instagram : krm.adda

#allonsvoirlespingouisvoler

Facebook : Vincent Calais

Twitter : @vincent_calais

Vincent Calais

Allons voir les pingouins voler

roman

Ce livre est protégé par les lois en vigueur sur les droits d'auteur et de la propriété intellectuelle. Toute reproduction, diffusion ou modification, partielle ou totale de cet ouvrage par quelque procédé que ce soit, connu (photocopie, photographie, fichier informatique etc...) ou à venir, est strictement interdite sans l'accord écrit et préalable de l'auteur. Cela constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles. L335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN 978-2-9560644-1-1

© Karim Adda 2020

© Auto édition 2020

Photo de couverture : Istockphoto

À Corinne et Valérie, mes premières lectrices.

Il y a ce songe incessant.

Il s'invite dans mes nuits, quand j'amorce un travail d'écriture.
Sous l'apparence d'un album en daim, tiré d'un tiroir en chêne
brun, dont sont enfouis des images jaunies par ce temps qui se
moque de nos vanités.

François Vernet
Paris, juin 1976

J'ai cinquante ans, je m'appelle François Vernet, je vis à Paris et je suis écrivain, du moins je pense l'être, ou je l'étais. Il s'agissait d'écrire un roman. Mais tout cela prit sa source dans le bureau de mon agent littéraire.

Calé sur son fauteuil de ministre, Gabriel arborait le regard des mauvais jours. « Tu joues gros cette fois-ci ! » dit-il d'un ton accusateur. Il faut dire, que je ne considérais pas Gabriel comme un simple agent littéraire, je l'estimais comme un ami de toujours, et à ce titre il n'était pas avare de bonnes paroles quand il s'agissait de me remettre les pendules à l'heure. Cette fois-ci, ses propos résonnaient comme un dernier avis avant saisie. Je me dois d'avouer que sa confiance, il me l'a offerte en conduisant mon premier manuscrit pour le métamorphoser en un ouvrage remarquable. Son amitié, il l'a cimentée quand il a troqué son habit d'agent à celui de psychanalyste, quand je cultivais mes déconvenues littéraires. Parce que depuis, ma carrière d'auteur se résumait à courir des soirées interminables autour de quelques verres et en compagnie de douces rencontres. Plus personne ne me lisait, car... je n'écrivais plus. Ma vie d'écrivain n'était que peau de chagrin. Un gros succès, deux ouvrages insipides et puis le vide sidéral. À cela, je devais ajouter mon éditeur. Il possédait la particularité d'être

le leader dans son secteur, et il donnait des signes d'impatience, au point d'affecter le moral de mon ami Gabriel. Et ma dernière incartade devait sonner le glas de mon avenir chez cet éditeur de renom, dont Gabriel sut toujours contenir dans leur volonté d'en finir avec notre collaboration. Étant donné que je ne m'étais pas économisé en scrupule pour dilapider par deux fois les avances de droit d'auteurs sans qu'en retour je puisse leur présenter l'once d'une fiction. Cependant, notre entretien dans son bureau en ce mois de mai portait le sceau de la trahison, ma trahison dirais-je pour être honnête. C'est en tout cas les sentiments que dégageait Gabriel. Mais je ne lui en portais pas rigueur, tant sa patience fut mise à dure épreuve. « Le pire écrivain de ma vie ». Conclut-il.

En réponse à ses doutes, je lui fis la promesse que cette-fois-ci la flamme était revenue et que je m'apprêtais à livrer une nouvelle bataille contre moi-même. Je l'informai de mon intention de m'éloigner de la capitale, car il me fallait trouver un autre théâtre d'opération. Je lui certifiâi même sur l'honneur, que ses doutes sur mes capacités à renverser la vapeur se dissiperaient quand il recevrait mes premières épreuves.

– Lis ça s'il te plait, dis-je en lui posant une feuille sur son bureau.

Il se dressa, s'empara de la feuille, me jeta un bref regard interrogatif et se mit à lire :

« Camille se trouvait à bord d'une Alpha Roméo modèle sport décapotable de couleur vermeille. Son conducteur, un producteur

américain, affublé d'un sourire charmeur, se mit à faire vrombir son moteur. Puis, il s'élança à grande vitesse. Sans qu'elle puisse l'éviter, la voiture s'encastra contre un poids lourd avec une telle brutalité que les deux occupants moururent sur le coup. Quant à Camille, sa tête reposait sur le rebord de la portière comme elle le ferait sur un billot, et du sang traçait une ligne sur son cou. Sa chevelure claire s'offrait au vent. Malgré la mort, malgré son corps sans vie, des brindilles de cheveux s'agitaient de sa nuque sous l'effet d'une brise légère. Ce dernier détail attira toute mon attention. La mort... sa mort, ne sut empêcher cependant, pour cette subtile mèche de cheveux, de continuer à exister par ses sursauts dans sa rencontre avec la nature... C'était la Nouvelle Vague, j'avais trente-sept ans. »

Je laissai le soin à Gabriel de méditer sur ce qui composait le prélude de mon prochain roman...

À l'amorce du mois de juillet 1976, je posai les pieds pour la première fois à Los Angeles. De toute façon, ma connaissance des États-Unis s'arrêtait à New-York. Et si cette dernière se targuait de ne jamais trouver le sommeil, Los Angeles pouvait s'enorgueillir de posséder celui de la ville où tous les rêves sont permis, même celui de les broyer. Pour ma part, mon rêve se résumait à m'établir au plus tôt à mon hôtel. Tout d'abord, je fis un passage obligé à la douane, sous le regard méfiant des autorités aéroportuaires. Puis, mon sac de voyage à bout de bras, je pressai le pas et grimpai dans un « yellow cab ». Et c'est par une fièvre diffuse qui s'étirait sur la cité des anges, que je ralliai le prestigieux hôtel Château Marmont.

La ville chauffée à blanc par un soleil radieux, venait de glisser sous mes yeux comme un train sur ses rails. Quand je fus devant l'entrée de l'hôtel, la vigueur de porter mes bagages s'était volatilisée par un temps de vol interminable et un décalage horaire perturbant mon rythme circadien. Je fis un passage à la réception et suivi ensuite le garçon d'étage. Nous entrâmes dans un ascenseur à l'ambiance rétro. Ceci m'incita à penser que la chambre serait sans doute agrémentée du même genre. Moins de deux minutes plus tard, je découvrais l'offrande de Carole. Elle n'avait pas fait les choses à moitié, en favorisant ce qui paraissait être l'une des suites les plus somptueuses de l'hôtel. Je venais d'échouer sur une autre planète. Si je n'ai pas pour habitude de me vautrer dans le luxe, je sais apprécier quand il le faut, les belles choses que nous offre l'existence au détour d'un vent favorable. De sorte, qu'un magnifique canapé en cuir brun capitonné, situé devant une grande fenêtre voilée d'un rideau ocre, fit l'unanimité pour apaiser ma lassitude confrontée à une chaleur, dont la densité imprégnait l'atmosphère. Je tendis un joli billet au garçon. Il me remercia et se retira en emportant avec lui un sourire qui fendit son visage. Dans cette immense suite, j'aurais pu faire le choix de me jeter sous une douche rafraichissante, mais ma préférence fut d'abords de profiter de la quiétude de mes appartements soumis à un environnement cossu, inondée par une formidable clarté d'une journée sans nuages.

Dans son originalité, le prestige de la chambre allait de pair avec l'histoire éloquente de l'hôtel et son mobilier, car il m'a capté dès le franchissement du seuil de la porte. Il se composait de façon à ce que son luxe se cantonne à être dans la

singularité au point de permettre à chaque client de se sentir à son aise. En outre, l'agencement se caractérisait comme si vous étiez dans votre propre maison. Il y avait un coin cuisine d'un crème soyeux aménagé avec tout le confort nécessaire pour composer à loisir ses propres repas. Une salle de bain tapissée d'un carrelage frivole rivalisait de simplicité. Des fauteuils des années cinquante s'associaient au canapé en brocard, et un secrétaire en cerisier s'offrait à votre contemplation comme un meuble commun. La table basse apparaissait comme une invitation à poser un rafraîchissement lors d'une discussion entre amis. Et la terrasse surplombait un Sunset boulevard parcouru par une incessante circulation, acquise à l'immense artère dans les deux sens. En outre, il s'agissait d'un endroit rempli de bon sens pour étreindre un moment convivial et caresser des projets.

Érigé sur sept étages, le Château Marmont dans un condensé intemporel, recelait dans son style baroque des galeries au goût de cathédrale, pourvu d'une puissante bâtisse au standing aussi vaste qu'une espérance hollywoodienne. Son antre élogieux s'affirmait tel un jardin exotique, sous le regard bienveillant d'une colonie de maisons de millionnaires accrochées à leur colline comme des jardinets suspendus. Comme émergé d'un écrin végétal, Château Marmont cédait sa tranquillité seigneuriale, à un Sunset boulevard éloigné du moindre répit.

Je songeais à l'idée d'un recommencement, à celui d'entamer un nouveau départ. Une remise en question, comme si j'avais au préalable appuyé sur la touche "reset" de mon existence. Consacrer un été dans l'hôtel le plus couru de la côte Ouest des États-Unis n'eut aucune résonance dans mon

esprit avant d'entamer ce voyage. Et durant ce vol, au-dessus de l'Atlantique, j'ai maintes fois ruminé sur l'intérêt de parcourir la moi

tié de la planète pour me consacrer à ce travail d'écriture. Mais, Carole percevait cet aspect de la situation de façon différente. Pour la raison évidente, qu'elle prenait plaisir à y séjourner jusqu'à deux fois par an et ce pour écrire en toute sérénité la plupart de ses romans. Elle savoura l'idée que je n'aurais pas recourt à mon porte monnaie. Elle se plaisait dans le rôle du samaritain et elle m'interdisait même de formuler toute objection. Devant autant d'insistance et de preuve de confiance, il me fallait répondre à toutes les attentes. J'avais une mission à remplir, celui d'écrire, chaque jour écrire, jusqu'à ce que l'été se résorbe. Et dans ce si grand dépaysement se dessinait une perspective, dont j'espérais qu'elle me procure la satisfaction du travail accompli.

Carole m'offrit donc une dernière chance d'écrire ce roman que je me devais de produire lors de ces quinze dernières années. Je saisisais là toute sa subtilité dans l'instant. Dans son orchestration, elle fut soucieuse de m'imposer un lieu ne séquestrant pas d'après souvenirs. Un lieu qui respirait le renouveau, quand chaque parcelle ne vous renvoie pas à l'échec. Mon premier roman *Un Parisien à Paris* reçut un succès inespéré, j'étais jeune et l'accomplissement de mes rêves me tendait les bras. *Un Parisien à Paris* fut conçu par un gars de vingt-huit ans, au coin d'une table de cuisine en formica, armé d'une motivation à toute épreuve, traversé par un hiver rigoureux, au sortir d'une période où les cœurs ne désemplissaient pas de meurtrissure, tant la guerre fit des

ravages.

Ce premier roman fut un remarquable coup de maître, cela me surpris autant que mon entourage. Je pensais détenir le secret pour atteindre le nirvana, rien ne semblait pouvoir se mettre en travers de mon chemin. « J'étais le roi du monde, » me disais-je alors, dans l'insouciance que peut ressentir un joueur de casino touché par la grâce. Je supposais que ce succès soudain, me rendrait libre d'écrire ce que je voulais, du moins j'aimais à le croire. Je pris conscience plus tard, que j'avais accepté cette insolente réussite avec la toxicité d'un bouquet de ciguë, n'est pas J.D Salinger¹ qui veut. En somme, quand je me remémore ces souvenirs aujourd'hui, il apparaissait que tout cela était si prévisible.

Comme les hommes aiment s'enfermer dans l'absurdité quand il s'agit de se complaire dans une aboulie coupable. Un jour elle vous place devant vos responsabilités sous l'apparence d'un deuxième roman, mitigé, et d'un troisième, à l'échec cuisant !

Un Parisien à Paris aurait dû être l'essence qui devait me conduire vers une existence accomplie, mais qu'est-ce qu'il en reste de cette obole du destin ?

L'association d'une chimie conçue par de l'insouciance et de l'arrogance semées de paresse.

Puis, Carole croisa mon chemin. Carole Guttman, une auteure de talent, du haut de son mètre cinquante-six, coupe à la garçonne et des yeux grenat. Je suis entrée dans sa vie, en ironisant sur mon cas, « *J'espère que vous n'avez pas lu mon dernier livre ?* » lui demandais-je lors d'une soirée privée, située

¹ Auteur américain qui a publié « L'attrape-cœur » en 1951. Ce seul ouvrage lui permis de vivre des retombées financières réalisées par les ventes. (250 000 chaque année).

dans un grand appartement d'un quartier huppé de la capitale.

Je me rappelle qu'elle fut presque désarçonnée pas mon entrée en matière, jusqu'au moment où je lui présentais mon pédigrée. Toutefois, elle préféra mon introduction à la présence d'un type qu'elle considérait comme un chewing-gum sous sa semelle. Lors de cette soirée, nous profitons de la musique une coupe de champagne à la main. Nous jouissons de trois musiciens, dont un exprimait son talent au son d'une flûte traversière. Mais il ne s'agissait pas d'attirer des rats de rue, mais de simples oisifs noctambules à l'esprit bohème.

Notre premier échange portait sur des sujets littéraires et des sacrifices que cela imposait. Nous ne le savions pas encore, mais une forte amitié était en train de naître. Et la perception de la suite à donner à mon existence s'en trouva changée. Mes incessantes sorties parisiennes étaient monnaie courante chez moi et aucune de ces soirées frivoles ne daignaient me rappeler que le temps ne s'achète pas. De sorte que je m'éloignais de ce que devait être ma vie. Parce que mon écriture souffrait d'une pauvreté affligeante et c'est à peine si j'écrivais une page dans la journée, quand je préférais m'abandonner sur les épaules d'une ravissante créature dénichée la veille. Je n'ai pas le souvenir d'avoir écrit même un chapitre. C'est ainsi que Carole devint la clé qui me libéra de cette culture de la médiocrité. De l'amie littéraire, elle deviendra au fil du temps une amie des choses de la vie, et une confidente des plus précieux. De toutes les manières, je tentais de répondre à cette amitié sincère, quand elle fut écrasée sous le poids d'une terrible disparition, celle de son mari. Elle aurait

pu se désintégrer en vol, comme je sus le faire sans qu'on ait besoin de me donner la main, étant donné que les entreprises de démolition étaient un de mes hobbies.

Mais elle possédait une force intérieure qu'il lui permit de maintenir la flamme de l'auteur qui brûlait en elle. Ce qui lui a valu d'écrire son troisième roman avec la férocité d'un animal enragé. Cette expérience vécue de l'intérieur, réveilla en moi la nécessité d'écrire, comme ce fut le cas quand j'ai rédigé *Un Parisien à Paris*. Elle s'est bâti une existence nouvelle dont le travail occupe toutes ses pensées. Sa notoriété dépassa les frontières. Elle est connue et reconnue de par le monde, et je dois l'avouer, je ne suis pas peu fière d'avoir été le témoin de cette ascension. Cette période de ma vie me donna à réfléchir sur le fondement même de ce que l'écriture se doit de représenter pour un auteur.

Néanmoins, d'autres endroits vierges de souvenirs auraient eu mon approbation ou la sienne d'ailleurs. Mais dans les entrailles du Château Marmont, elle façonna deux ouvrages, qui furent dans les deux cas une absolue réussite. Elle ébranla ainsi mon scepticisme au point de me convaincre de l'importance de l'effet que pouvait me procurer cet hôtel. Car de ce haut lieu où s'égrène le gotha de la ville, des scénarios furent conçus par des maîtres du genre. Claquemurés dans une des fastueuses suites, ils surent de par leur génie, élever l'année suivante, la mythique statuette dorée tant convoitée.

Derrière son épaisse muraille, Château Marmont offrait un luxe sans fard et un refuge à la réputation sulfurique, quand de nombreuses stars aiguisaient leur caprice d'un soir. De plus,

Elle fournissait un parfait environnement pour écrire un livre, disons une histoire, l'ouvrage viendra sans doute plus tard. Car on n'écrit pas un livre, mais une fiction. S'attacher à mettre en amont le fait d'écrire un livre c'est disposer la charrue avant les bœufs. Par ailleurs, il s'avérait en tout état de cause, de faire de ce cadre enchanteur le dernier point de restauration de mon existence. Un ultime territoire à conquérir au nom de la grand-messe de la littérature. Mais il n'en demeurerait pas moins, qu'en ce lieu, des âmes tourmentées ont succombé dans un dernier excès, à un trop plein de produits illicites, quand d'autres réussirent à parachever leur journée dans une des chambres après une cuite mémorable. Sans oublier, cet acteur dompté par une fureur de vivre, qui s'employa à escalader au prix de sa vie, un des balcons afin d'impressionner un producteur pour y décrocher un rôle au destin légendaire. Si les murs de ce Château perché sur sa colline, ont transpiré par des âmes brûlantes des scandales mémorables, Hollywood n'a pas son pareil pour relever les défis même au-delà de ses propres murs en carton pâte. Il m'était donné de connaître Château Marmont, la luxueuse, la stoïque. J'étais dans ses entrailles le temps d'un été, le temps de relever mon défi...

C'est ainsi que les arcanes du Marmont seront le témoin de chaque exercice de mes doigts sur ma machine à écrire. Les starlettes aux fragrances de rêve revêtiront leurs habits d'étoiles, et leurs âmes se joindront à mes sens bousculés, par la mélodie littéraire jouée au rythme de mon instrument faiseur de proses. Comme l'effluve d'un jeune aspirant acteur, quand il se décroche de ses rêves à l'aurore sur son lit en

bataille, je me consacrerai à la réalité de l'instant, sur les fondations de mon Olivetti modèle 1960. Découverte dans une boutique parisienne, cette machine est de toutes mes aventures littéraires, même les moins accomplies. Elle est l'amie de toujours, celle où je déverse quelquefois sous son coffre clair azur, des incohérences littéraires. Parce que dans mon insistance à brûler les feux rouges des règles de la profession, je m'attachais parfois à construire des châteaux en Espagne. Si elle s'offrait le plaisir de me glisser une phrase dans le creux de l'oreille, elle dirait, « *Tu es un idiot fini François, peux-tu à présent me ranger dans ton placard à souvenir ?* »

Une semaine que j'écrivais en spontanéité, car il me suffisait de souffler sur les braises incandescentes de mon inspiration léthargique, pour revigorer la flamme de l'esprit constructif qui sommeillait en moi. Je vivais des premières nuits délicates, entre une chaleur écrasante et le décalage horaire. Mais c'est la moiteur dense qui m'a extrait du lit au milieu de la nuit. Parce que depuis deux jours, le système de climatisation avait pris le parti de tombé en rade. Si j'ai dormi deux heures c'était bien le bout du monde. Je pris une douche, puis enfilai un pantalon en lin, et laissai mon buste à l'air. Je passai à la cuisine et me fit du café. Puis, je m'installai devant ma machine à écrire, et entamai la poursuite de mon énième chapitre.

Vissé sur mon siège, le corps en roseau, mes deux mains au dessus des touches de la machine. Je lâchai un léger soupir interrompant un silence feutré, profané seulement par l'agitation vivace que produisait Sunset boulevard. À proximité du secrétaire, un clin d'œil de Carole s'élevait sous la forme d'une pile de ramette de feuilles. Précédemment, j'avais ouvert l'une d'elle, c'est dingue comme il est périlleux d'ouvrir proprement l'emballage d'une ramette sans qu'on est à le déchirer. J'ai gardé en mémoire une photo parue dans *Les*